

Quand l'écriture fait savoir
Contribution à une histoire des relations entre sciences humaines
et littérature (française)

Vivre s'apprend.

Chacun le sait bien, mais comment?

Cet apprentissage est si diffus, si varié, qu'il est difficile d'en analyser les procédés, les pratiques et les phénomènes. Vivre s'apprend par l'éducation, parentale, familiale, scolaire et sociale. Vivre s'apprend par l'expérience, par l'échange, par l'observation ... par surprise aussi parfois. Vivre s'apprend en vivant.

Toutes les composantes de l'être humain sont à la fois activées et mobilisées dans cet apprentissage, le corps et l'esprit, l'intellect et la sensibilité, le sentiment, l'émotion ou la sexualité: vivre se découvre au fil des expériences.

Mais vivre s'apprend aussi par procuration: par le truchement de l'art, qui donne à voir, à lire, sans donner à vivre, et offre ainsi la possibilité d'éprouver les événements sur le mode du «comme si» ou de l'identification; l'art qui déploie, aussi, les «obscurs ressorts de l'âme humaine» en en faisant apparaître les multiples facettes, les tours et les détours.

C'est dire que la littérature (mais aussi bien le cinéma, la peinture, la musique ...) intervient à part entière dans l'apprentissage du «vivre», aussi bien en amont de l'expérience qu'elle peut pré-figurer, qu'en aval, quand elle permet d'en creuser voire d'en expliquer les linéaments. Aussi n'est-il pas absurde d'en tenir compte parmi les diverses formes de cet apprentissage. Du reste les écrivains le savent bien, qui déploient dans leurs œuvres le miroitement des «Mondes possibles» ou se donnent pour tâche et mot d'ordre de «Changer la vie».

Dès lors il importe de situer la ou les spécificités de cette forme singulière d'acquisition d'un savoir de la vie. Et cela ne peut se faire qu'en la confrontant aux deux autres modes d'acquisition majeurs qu'offre l'existence: expérimental et réflexif. Le savoir de la vie relève en effet principalement d'une part de l'expérience qui l'éprouve, d'autre part des sciences, «humaines», «naturelles», ou «exactes», qui l'étudient et l'expliquent. Entre ces deux domaines, l'art littéraire offre un troisième registre à la fois imaginaire et spéculatif, expressif et explicatif. Lieu de représentation et de réflexion non normée, il conjoint en effet l'expression d'une expérience, la représentation du réel, la projection imaginaire dans une expérience fictive et des espaces de réflexion et de débat.



A partir du moment où, comme le souhaite Otmar Ette, l'on prétend définir la nature et l'efficacité de la littérature comme «savoir de la vie»¹, il convient de ne plus simplement envisager cette littérature comme redoublement de l'expérience humaine, voué à mettre celle-ci en perspective par les diverses modalités de la représentation, de l'expression, de la spéculation ou de la réflexion, mais de l'approcher aussi comme ce qui se structure en connaissance élaborée, en concurrence avec les «autres» sciences. La «concurrence» avec les «sciences de la vie» est envisagée par Otmar Ette dans le texte programmatique qu'il a publié dans la revue *Lendemains* et dans celui à paraître dans *PMLA*. Mais cette concurrence s'applique là à des domaines radicalement étrangers l'un à l'autre: la dimension physiologique et biologique analysée par la biologie d'une part *versus* la dimension psychique et sociale examinée par la littérature d'autre part, alors que les territoires des sciences humaines et de la littérature (donc également de la critique littéraire) sont beaucoup plus intriqués. C'est à ce titre, me semble-t-il, qu'il importe de mesurer si oui ou non la littérature et la connaissance que l'on en peut avoir ou que l'on peut développer à partir de sa fréquentation sont en mesure de «rivaliser» avec les sciences humaines. C'est-à-dire, en d'autres termes, s'ils sont en mesure, non pas de se substituer à ces disciplines mais d'apporter un savoir supplémentaire, différent, qui peut-être leur demeure inaccessible *comme tel*.

Une première étape dans cette évaluation complexe et qu'il importera, ultérieurement, de préciser et de nuancer, consiste sans doute à dresser l'histoire de ces relations. C'est à poser les premiers jalons de cette histoire – et donc des relations entre littérature et sciences humaines – que se voue, très modestement, la présente contribution.

Littérature et sciences humaines: de la découverte à l'imitation

Si la notion de «sciences humaines» est relativement récente (elle date de la traduction française, en 1942, de l'ouvrage de Dilthey, *Geisteswissenschaften: Introduction aux sciences humaines*)² et se trouve officialisée en 1958 par un décret qui transforme les anciennes «Facultés des Lettres» en «Facultés des Lettres et Sciences humaines»³, les diverses disciplines et approches de l'homme qu'elle réunit sont bien sûr beaucoup plus anciennes. Néanmoins, c'est au cours de la seconde moitié du 19^e siècle que, d'une part, l'expression commence à apparaître (Auguste Comte rêve dans son *Discours sur l'Esprit po-*

¹ Il y a une hésitation en français sur le terme à utiliser. Si *Lebenswissenschaft* signifie plutôt «science de la vie», le terme renvoie directement dans notre lexique à la biologie. Dans ses interventions en français, Otmar Ette utilise la formule «savoir de la vie» plutôt que celle de «science».

² De fait l'expression «sciences humaines» est plus largement utilisée dans l'aire francophone, alors que le monde anglo-saxon préfère la notion (relativement différente et sans doute moins problématique) de *Social Sciences*.

³ Voir Edmond Ortigues, «Sciences humaines», *Encyclopaedia Universalis*, 1992, tome 20, p. 735–740.

sitif de réunir toutes les disciplines en une seule « science humaine »⁴, et que, d'autre part, les diverses disciplines en charge des travaux sur les dimensions de la vie humaine non réductibles à la biologie se constituent peu à peu en sciences humaines: Histoire, sociologie, anthropologie, ethnologie, psychologie, psychanalyse ... etc.

Comment situer la littérature et la critique littéraire par rapport à ces autres disciplines ? Edmond Ortigues distingue « les humanités littéraires qui étudient les *œuvres* de l'esprit », lesquelles « ont précédé historiquement la formation des sciences sociales », de celles –ci « qui veulent être une étude plus directe des *activités* humaines »⁵. Ce qui fait ici différence est la notion d'*œuvre*, laquelle appelle plusieurs commentaires:

- l'œuvre littéraire (ou artistique) elle-même traite des activités humaines, dont elle propose une représentation ou une fictionnalisation. A ce titre, elle est à la fois une médiation et une mise en forme qui induit/ construit du sens. Et donc elle apparaît comme une première interprétation des activités humaines au même titre que telle ou telle approche plus scientifique. On notera qu'à cet égard, ce n'est donc pas véritablement la critique littéraire qui est sur le même plan que les diverses disciplines des sciences humaines mais la littérature elle-même.
- Les études littéraires, qui sont des études des œuvres de la littérature, interviennent à un étage supérieur, tout comme, par exemple, l'historiographie qui traite des diverses productions et méthodes des historiens. Ces études fournissent un savoir comparé des représentations, et donc un *méta*-savoir de la vie.
- Mais il nous faut distinguer deux types d'études littéraires (qui ont chacun dominé un temps la scène intellectuelle), selon qu'elles s'attachent à l'œuvre en soi (comme se l'est proposé le structuralisme textualiste) ou au rapport que l'œuvre construit avec ce qu'elle représente (comme l'ont abondamment fait les études littéraires depuis le début du siècle jusqu'aux formes plus récentes de critique de la conscience ou de l'imaginaire).
- Cependant, la littérature compte en outre elle-même au nombre des *activités* humaines. Elle est, avec les autres formes d'art, celle par laquelle l'homme se représente lui-même (ce qui est l'une des caractéristiques de sa singularité au sein du monde animal). Les peintures de Lascaux ou de la grotte Chauvet sont des matériaux de réflexion à *la fois* pour les anthropologues et pour les historiens de l'art. Aussi la littérature peut-elle être aussi étudiée comme activité (et non seulement comme œuvre de représentation esthétique): n'est-ce pas, par exemple, ce à quoi s'emploient certains sociologues, de Pierre Bourdieu (dans *Les Règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*) à Bernard Lahire (dans *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*)?

⁴ Auguste Comte, *Discours sur l'Esprit positif*, 1842, I, 2, § 20, cité par Edmond Ortigues, art. cit.

⁵ Edmond Ortigues, art. cit.

Ces quelques considérations expliquent dans quelle confusion nous risquons d'entrer: s'agit-il de montrer que la littérature constitue un savoir de la vie? ou que les études de la littérature élaborent à partir de celle-ci un savoir de la vie? De fait, c'est bien aux deux niveaux à la fois que cette élaboration a lieu, comme du reste c'est aux deux niveaux également que se développent des échanges avec les sciences humaines. Or si l'on connaît de longue date toute l'influence que les dernières ont peu avoir sur les études littéraires, qui ont construit des approches et des méthodologies fondées sur leurs acquis: socio-critique, psychocritique, pragmatique du texte, géocritique ... etc. En revanche la relation directe entre production littéraire et science humaine est moins systématiquement mesurée. Aussi est-ce à cette dernière que je voudrais consacrer en priorité le présent travail.

Il me paraît possible de simplifier les choses en distinguant quatre temps, qui vont de l'apparition de sciences humaines structurées comme telles à la période contemporaine.

Premier temps:

L'émergence des sciences humaines, dont j'ai dit plus haut qu'elle se produisait dans la seconde moitié du 19^e siècle, se fait dans une relation forte avec la littérature. Tout le monde connaît les nombreuses références littéraires dont Freud nourrit ses réflexions et propositions théoriques. De même, il n'est point besoin de rappeler ici l'intérêt pour *La Comédie humaine* professé par Marx et Engels, lequel déclarait, dans une formule souvent citée, avoir plus appris de Balzac que de «tous les Historiens, économistes et statisticiens professionnels de la période rassemblés». Les connexions établies par Carlo Ginzburg dans *Mythes, emblèmes, traces* autour des émergences littéraires et scientifiques simultanées du «paradigme de l'indice» montrent combien les évolutions de la littérature et des autres disciplines de la pensée peuvent être ainsi à la fois contemporaines, parallèles et profondément liées. L'historien italien rapporte notamment des propos de Freud à Theodor Reik dans lesquels le fondateur de la psychanalyse confie son intérêt pour les œuvres de Conan Doyle ... Je ne m'étends pas sur ce premier temps dont on pourrait assez aisément multiplier les exemples: la formation humaniste et lettrée des chercheurs leur a fourni très naturellement un réservoir de références littéraires auquel ils puisent pour nourrir leur propre réflexion.

Second temps:

La découverte des sciences humaines naissantes par la littérature est véritablement précoce. Cette découverte bénéficie d'un long compagnonnage entre sciences et littérature installé depuis toujours et dont chaque siècle a donné depuis l'antiquité des marques irréfutables. Mais il semble que cette curiosité des écrivains pour ce qui se développe en dehors de leur champ propre de pensée s'affirme avec force au tournant du 19^e et du 20^e siècle. Anne Henry, par exemple, a bien montré à propos de Proust la présence de plus en plus nette dans la *Recherche* «d'évocations qui reflètent fidèlement et dans l'ordre sous leur déguisement littéraire les articulations d'exposés demeurés jusqu'alors dans l'ab-

straction des traités»⁶. C'est que Proust, «grand amateur de sciences humaines»⁷, pratique la sociologie de Tarde, les réflexions de Séailles et les théories linguistiques de Bréal: la *Recherche* opère plus par «l'inclusion du savoir de tout un siècle» que par «l'exploitation purement intuitive d'expériences personnelles»⁸. A cet égard, la littérature semble acquérir une fonction de passeur, voire de vulgarisateur des sciences humaines et donc d'un savoir collecté et construit dans d'autres domaines.

Et, de fait, il convient de souligner, par exemple, tout ce que la diffusion de la psychanalyse en France doit aux écrivains. Elisabeth Roudinesco et Jacques Poirier ont respectivement établi, l'un depuis le champ de la psychanalyse, l'autre depuis celui de la littérature⁹, les diverses étapes de cette pénétration où voisinent les noms de Blaise Cendrars, de Guillaume Apollinaire¹⁰, de Jules Romains¹¹, de Jacques Rivière¹² de Romain Rolland¹³ et bien sûr ceux de Gide et d'André Breton¹⁴. Et l'on constate que cet intérêt des écrivains pour la discipline précède de quelques années les principales étapes de son installation progressive en France¹⁵. Dans le même temps d'ailleurs, le critique Albert Thibaudet commence à s'interroger sur l'influence que la psychanalyse pourrait avoir sur la critique littéraire¹⁶.

⁶ Anne Henry, *Marcel Proust, théorie pour une esthétique*, Klincksieck, 1981, p. 263. Voir aussi *Marcel Proust*, Balland, 1986.

⁷ Anne Henry, *Proust romancier, le tombeau égyptien*, Flammarion, 1983, p. 111.

⁸ id. p. 181.

⁹ Voir: Elisabeth Roudinesco, *La Bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France*, Seuil, 1982–1986 (réédition Fayard 1994), et Jacques Poirier, *Littérature et psychanalyse, Les écrivains français face au freudisme (1914–1944)*, Editions universitaires de Dijon, 1998.

¹⁰ Apollinaire, alerté par Cendrars, évoque Freud dans un article du *Mercur* de France en janvier 1914.

¹¹ Jules Romains consacre un article à Freud intitulé «Aperçus de la psychanalyse» dans la *Nouvelle revue Française* en janvier 1922. Article repris dans *L'Esprit NRF*, textes rassemblés par Pierre Hebey, Gallimard, 1990, p. 363.

¹² Jacques Rivière présente en janvier 1924 au Théâtre du Vieux Colombier des conférences sur Proust et Freud (reprises dans les *cahiers d'Occident*, 1^{er} année, n°4, 1926.

¹³ Qui discute avec Freud sa notion de «sentiment océanique» voir Henri et Madeleine Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland, correspondance 1923–1936*, PUF, 1993.

¹⁴ Gide transpose la psychanalyste Eugénie Sokolnicka dans *Les Faux Monnayeurs* (1924) et le *Manifeste du Surréalisme* (1924) fait des références explicites à Freud.

¹⁵ Voici les dates significatives de cette installation: 1925, traduction française du *Rêve et son interprétation*; publication du premier numéro de *L'Evolution psychiatrique*, consacré au Mouvement psychanalytique en France; 1926, fondation de la Société Psychanalytique de Paris; 1936, la quasi totalité des écrits de Freud est traduite en français; Lacan prononce la première version de sa conférence sur «Le Stade du miroir»; 1938, le XV^{ème} congrès de *L'International Psychoanalytical Association* a lieu en France.

¹⁶ Albert Thibaudet, «Psychanalyse et critique», *Nouvelle Revue Française*, avril 1921. Article repris dans Albert Thibaudet, *Réflexions sur la littérature*, textes rassemblés par Antoine Compagnon, Gallimard, 2007.

Mais ce qu'il importe surtout de retenir pour cette seconde période est que l'intérêt «intellectuel» de certains écrivains pour les sciences humaines émergentes contribue à *changer* la littérature. Cette inflexion touche à la fois le délicat équilibre qui la constitue et les pratiques qui la composent. La littérature – cela vaut surtout pour la littérature narrative –, se fait en effet moins strictement narrative et plus volontiers herméneutique¹⁷. Il ne s'agit plus tant de raconter une histoire, fût-elle emblématique, mais d'interroger des phénomènes humains – historiques, psychiques, sociaux ... Les sciences humaines naissantes informent alors la littérature, qui se modèle sur les propositions qu'elle en reçoit. Ce transfert cognitif joue dans divers domaines littéraires, au point que la *forme* même des œuvres littéraires s'en trouve parfois changée. Ainsi, une nouvelle de Jean Paulhan, parue dans la *Nouvelle Revue Française* en 1921 sous le titre *Aytré qui perd l'habitude* puise son matériau et sa manière aux confins de la linguistique et de la psychanalyse. Composée de trois parties, elle offre d'abord la méditation d'un narrateur principal, chef d'un convoi d'un trio de blancs chargés de convoier des femmes malgaches à travers Madagascar où sévissent quelques troubles. On y apprend le meurtre d'une française imputé, vraisemblablement à tort, à un malgache qui s'est enfui. La seconde partie est le journal de route tenu par Aytré et Guetteloup, les deux sergents du détachement. La troisième partie enfin est une nouvelle réflexion du narrateur; elle porte le même titre énigmatique que la nouvelle. Le narrateur y déclare avoir compris, à la seule lecture du carnet de route pourtant apparemment insignifiant, qu'Aytré est coupable du meurtre. Ce sont des variations anodines de langage et des rêves – que la psychanalyse interpréterait comme des rêves de culpabilité – qui donnent la clef de l'énigme, et non des péripéties événementielles. Jean-Yves Tadié écrit à propos de ce court récit que «le langage, par certains symptômes maladifs, dévoile l'événement, parce que celui-ci modifie celui-là»¹⁸. Que Paulhan ait placé ces signes dans l'ordre du langage, dont le crime fait *perdre l'habitude*, n'est pas pour étonner: on sait qu'il a longuement réfléchi à son fonctionnement et à son emploi¹⁹ et il n'est pas moins informé des avancées de la psychanalyse même s'il émet cependant quelques réserves à son endroit²⁰. Linguistique et psychanalyse ont nourri l'œuvre littéraire.

¹⁷ Voir Dominique Viart, «Prousts Recherche: eine hermeneutische Fiktion», in Dieter Ingenshay & Helmut Pfeiffer (ed.), *Marcel Proust und die Kritik*, Köln, Insel Verlag, 2000, p. 125–151 (Article paru en traduction espagnole sous le titre: «En busca del tiempo perdido (Proust), una ficción hermenéutica», *Cuadernos hispanoamericanos*, n°562, abril 1997, pp. 27–46).

¹⁸ Jean-Yves Tadié, “Paulhan narrateur” communication présentée au colloque de Cérisy la Salle “Paulhan le souterrain” publiée dans les Actes, Paris, UGE, 1976, p. 43, et reprise partiellement dans *Le Récit poétique*, Paris, PUF, 1978, p. 21.

¹⁹ Voir notamment *Les Incertitudes du langage*, et, pour une réflexion sur la conception paulhanienne du signe linguistique, voir Meschonnic, *Le signe et le poème*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 195–207.

²⁰ Il donne une contribution intitulée «Réserves sur un point» au numéro spécial du *Disque vert* consacré à Freud, dans laquelle il émet l'hypothèse que le sens caché des

Un autre exemple de ce phénomène est donné par Pierre-Jean Jouve dont les deux romans *Hécate* (1928) et *Vagadu* (1931), constituent le diptyque *Aventures de Catherine C* ... Ces deux romans sont écrits à partir de documents d'analyse²¹, fournis par la psychanalyste Blanche Reverchon, une psychiatre suisse rencontrée en 1921 qui deviendra son épouse en 1925. Suivant de près les travaux de sa compagne, Pierre-Jean Jouve collabore avec elle à la traduction des *Trois essais sur la Théorie de la sexualité* de Freud²², qui paraissent chez Gallimard en 1923. Il en vient ainsi à concevoir l'intérêt que représente, pour la création romanesque, les découvertes freudiennes (et se prétend même le plus proche de Freud parmi les écrivains français). Jouve déclare avoir édifié une poétique qui dérive directement des découvertes psychanalytiques et il est indéniable que son écriture romanesque est, dans son rapport fécond à la psychanalyse, la plus novatrice²³. Le premier des deux romans, *Hécate*, narre un amour complexe et désastreux et le second, *Vagadu* présente la psychanalyse suivie par le personnage central du premier, mais comme «vécue» de l'intérieur, dans un récit où scènes «réelles», fantasmes, récits oniriques ou hallucinatoires se mêlent sans que le lecteur puisse trancher de leur nature respective, tant la structure narrative arase les différences. Selon l'auteur, la logique qui conduit le roman réside dans l'enchaînement des rêves et non des actions: il n'y a pas vraiment d'histoire dans *Vagadu* et le texte ressemble de très près au flux verbal produit lors d'une analyse.

En changeant de discipline, on retrouve un phénomène voisin dans le roman *Antoine Bloyé* de Paul Nizan²⁴, tout entier conçu à partir des théories du déterminisme historique. Cette découverte produit dans le roman un effet d'inversion: la théorie précède le récit et autorise certaines constructions syntaxiques audacieuses, du type: «C'est pourquoi Antoine Bloyé pénètre au milieu du monde vers les dernières années du second empire»²⁵. Outre leur caractère extrêmement démonstratif, les phrases introduites par des formules semblables («c'est pourquoi; c'est ainsi que; au moment où ...») établissent que le seul but du roman est de manifester combien l'Histoire détermine les existences singulières, ainsi que le narrateur finit par l'affirmer lui-même: «Ces causes mas-

fantasmes du malade est peut-être suggéré à celui-ci par le psychanalyste, plutôt que véritablement présent dans l'inconscient du malade et révélé par le praticien.

²¹ «J'eus la chance de disposer d'un document écrit, d'une grande précision, qui retraçait les étapes principales d'une opération d'analyse, opération qui avait eu lieu. La matière essentielle du document était la série des rêves» écrit Jouve dans *En Miroir*. Ce «document» est vraisemblablement celui publié par Jouve et sa femme dans la NRF en 1933, sous le titre «Moments d'une psychanalyse».

²² De fait Jouve aurait simplement reformulé une traduction mot à mot faite par Blanche Reverchon: le poète ne possédait pas, en effet, une connaissance suffisante de la langue allemande pour traduire lui-même.

²³ Ce que reconnaît également Jean Starobinski dans sa préface à *La Scène capitale*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1982.

²⁴ Paul Nizan, *Antoine Bloyé*, Paris, Grasset, (1933), cité ici dans la réédition. coll. «les cahiers rouges», Grasset, 1985.

²⁵ *Antoine Bloyé*, p. 38

sives [...] qui opèrent dans les conseils du gouvernement ont lancé Antoine Bloyé sur une pente qu'il croit peut-être avoir librement choisie»²⁶. Enfin, s'il fallait un ultime exemple de ce type d'influence, l'on pourrait renvoyer le lecteur à *La Nausée* de Jean-Paul Sartre (1939), qui illustre à sa manière les théories de la phénoménologie. On le voit: cette période, en gros les quatre premières décennies du siècle, montre une littérature de plus en plus au fait des sciences humaines et marquée par elles, au point de s'en nourrir et de transformer les formes mêmes de sa poétique narrative.

Des relations contradictoires: séparation et proximité intellectuelle

Troisième temps:

Une nouvelle période s'ouvre après la Seconde Guerre Mondiale. Alors que les sciences humaines tendent à se systématiser autour de la notion de structure et du concept opératoire de «signe», selon le modèle fourni par la linguistique et repris d'abord par Claude Lévi-Strauss, les écrivains paraissent au contraire renoncer à rivaliser avec ces disciplines dans la connaissance de l'homme, pour se tourner plus nettement vers l'exploration et l'interrogation des formes littéraires, si bien que ce moment est paradoxalement celui d'une séparation. On notera d'ailleurs que cette séparation est théorisée par Lévi-Strauss lui-même lorsqu'il divise les disciplines en trois grands domaines distincts: les arts et lettres (qui ne réclament pas pour eux-mêmes la qualité de «science», et pratiquent, écrit-il, «une recherche relevant plutôt de l'érudition, de la réflexion morale, ou de la création esthétique»), les sciences sociales (études juridiques, économiques, politiques et sociologiques: disciplines qui «s'établissent au cœur même de leur société» et préparent à une activité professionnelle), les sciences humaines (qui se mettent en dehors de chaque société particulière pour l'étudier: préhistoire, archéologie, histoire, anthropologie, linguistique, philosophie, logique, psychologie)²⁷.

La littérature entre alors dans une profonde réflexion sur elle-même. Elle est à elle-même son propre objet d'expérimentation, prolongeant et renouvelant à sa manière le geste des avant-gardes historiques dans des pratiques esthétiques qui privilégient réflexivité et mise en abyme: «Nouveau roman», «Nouveau théâtre» et «Théâtre de l'absurde», Tel Quel, Oulipo, textualismes poétiques et narratifs...). Une grande partie de la critique littéraire accompagne et amplifie cette clôture formelle en considérant que la littérature est «intransitive» (Barthes), qu'elle ne saurait donc parler d'autre chose que d'elle-même, et que le texte est à considérer comme un en-soi qui n'apprend rien sur le «référént» extérieur. Lors de la décade de Cerisy consacrée aux «chemins actuels de la critique», Serge Doubrovsky déplore cette clôture en analysant

²⁶ Antoine Bloyé, p. 70

²⁷ Claude Lévi-Strauss, «Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines», *Revue Internationale des sciences sociales*, vol XVI, 1964, n°4, p. 579–597 repris dans *Anthropologie structurale deux*, Plon, 1973, p. 359.

«la crise fondamentale que connaît la culture contemporaine: remise en place et remise à jour de la conception que l'homme moderne se fait de lui-même sous l'influence grandissante des sciences humaines». Le critique continue son propos en posant que «l'intérêt que suscitent les problèmes de la "nouvelle critique", loin d'être anecdotique, vient de ce que la littérature est sans doute le lieu privilégié où le drame s'énonce dans toute son ampleur: la littérature, en son être est langage, et c'est le langage qui est en question; la littérature est la réalité humaine cherchant à se saisir et à se signifier globalement par des mots, et c'est la notion d'homme qui est en cause»²⁸. Cette division produit une scission dans la pratique critique, selon que l'approche privilégie l'homme qui est dans le texte (sa conscience, son imaginaire: Georges Poulet, Jean-Pierre Richard, Jean Starobinski) ou procède à «la liquidation générale de l'existence» en «niant tout rapport significatif possible de l'œuvre à un homme»²⁹. Pour cette critique (celle du Barthes d'alors, de Jakobson, Genette ...), «la littérature n'énonce jamais que l'absence du sujet»³⁰. Certaines interprétations ultérieures de ce repliement l'expliquent par une véritable difficulté pour la littérature de se saisir des réalités historiques que le monde vient de traverser³¹ et dont témoignent à leur façon les réflexions d'Adorno, de Blanchot, plus tard d'Agamben.

Outre les pratiques purement textuelles auxquelles il donne lieu, cet apparent abandon des questions d'ordre épistémologique et cognitif par la littérature (du moins par une partie de la littérature, car il est bien évident que même durant cette période continue de se pratiquer *par ailleurs* une littérature d'obédience plus traditionnelle ou classique, qui se construit et se conçoit sur le même mode que la littérature du 19^e siècle et trouve auprès du grand public un écho non démenti), ouvre en même temps un débat sur la possibilité ou non d'accéder par des voies littéraires à un «savoir» de l'homme. Un exemple de ce débat est alors donné par l'incipit du *Vent*, ce roman de 1957 que Claude Simon considère comme la véritable première pièce de son œuvre après avoir rejeté ses livres précédents (dont il interdit d'ailleurs la réédition lorsqu'il est en mesure de le faire). Deux conceptions du roman, et, au-delà, de la capacité de la littérature à rendre compte d'une réalité humaine donnée, s'y affrontent. La première est représentée par un notaire dont le propos puissamment assertif revendique une lucidité incontestable, une compétence à classer les individus, à identifier les ressorts profonds des comportements humains: «[...] des gens comme nous en savent un peu plus long sur l'espèce humaine que tous ces types de la Faculté». A cette figure très balzacienne, «omnisciente», s'oppose le narrateur simonien, qui dément ce prétendu savoir en en déconstruisant les termes et les critères: «[...] et tandis que le notaire me parlait, se relançait encore sur cette histoire (ou du moins ce qu'il en savait, lui, ou du moins ce qu'il en

²⁸ Serge Doubrovsky, «Critique et existence», Georges Poulet (ed.), *Les Chemins actuels de la critique*, UGE, 1968, p. 143.

²⁹ id. p. 144.

³⁰ id. p. 146

³¹ Nelly Wolf, *Une littérature sans histoire, Essai sur le nouveau roman*, Droz, 1995.

imaginait, n'ayant eu des événements qui s'étaient déroulés depuis sept mois, comme chacun, comme leurs propres héros, leurs propres acteurs, que cette connaissance fragmentaire, incomplète, faite d'une addition de brèves images, elles-mêmes incomplètement appréhendées par la vision, de paroles, elles-mêmes mal saisies, de sensations, elles-mêmes mal définies, et tout cela vague, plein de trous, de vides, auxquels l'imagination et une approximative logique s'efforçaient de remédier par une suite de hasardeuses déductions [...]»³². Puis se perd lui-même dans une phrase sans fin, qui se relance, se dément, se corrige, se cherche, s'égaré dans une multitude d'incises, de parenthèses, de digressions et de tâtonnements. Cette ouverture illustre parfaitement la conviction plusieurs fois répétée de l'écrivain que si le «roman du 19^e siècle était un roman du savoir, le roman moderne est essentiellement un du «non-savoir»³³. La littérature, marquée par le soupçon et l'effondrement des humanismes se trouve alors dans la situation de ne plus avoir à sa disposition de formes adéquates pour dire la réalité du monde et de l'existence *et* de se découvrir illégitime à le faire à la lumière des «théories de la littérature» en vigueur.

S'agit-il dès lors de lui dénier toute possibilité cognitive? On pourrait le penser en superposant le retranchement que j'ai évoqué plus haut à cet aveu d'impuissance fortement affiché à l'origine de l'œuvre. Mais ce serait méconnaître les vertus d'un autre mode d'approche de l'homme, qui procède de ce que certains penseurs de cette même période (Foucault, de Certeau, Deleuze et Guattari ...) appellent justement le «non-savoir», fondé sur une autre approche de l'expérience du sujet, que la littérature sans doute plus que bien d'autres disciplines parvient à mettre en évidence³⁴. Des œuvres tout aussi considérables et diverses que celles de Beckett, de Michaux, de Guyotat, de Duras ... sont à envisager sous ce rapport très singulier à l'humain, comme le furent aussi à leur façon celles d'un Artaud, d'un Kafka ou d'un Reverdy. Dès lors s'ouvre une période assez paradoxale au cours de laquelle, alors que les sciences humaines accomplissent dans leurs champs propres des avancées considérables, la littérature paraît se détourner des savoirs ainsi constitués et s'affranchir des modèles offerts par les autres disciplines de la pensée – tout en maintenant une proximité forte avec les grandes figures intellectuelles du moment. Il serait trop long d'entrer ici dans le rapport particulièrement complexe et souvent contradictoire qui s'établit à ce moment entre littérature et sciences humaines, d'autant qu'à leur forte relation d'attrait et de séparation, il conviendrait d'ajouter la complexité supplémentaire qu'introduit une critique littéraire à laquelle les écrivains eux-mêmes sont de plus en plus attentifs et qui s'appuie le plus souvent sur les théories avancées par certaines sciences humaines pour construire

³² Claude Simon, *Le Vent*, Minuit, 1957, p. 9–10.

³³ Claude Simon, «La Fiction mot à mot», in *Nouveau roman, hier, aujourd'hui*, tome 2, Pratiques, UGE, 1972.

³⁴ De nombreux colloques et ouvrages collectifs explorent depuis une petite dizaine d'années cette dimension particulière de la littérature, parmi lesquels: «Figures du non-savoir dans la littérature française moderne» (Neuchâtel, 4–6 juin 2009, actes à paraître aux éditions du Seuil, 2012)

des méthodes d'analyses du texte littéraire qui dévient à celui-ci toute pertinence hors de sa sphère propre: textanalyse (Bellemin-Noël ...), sémanalyse (Kristeva ...), sémiotique (Brémond ...), sociocritique (Duchet ...), narratologie (Genette ...).

Une autre forme de relation: le dialogue critique

Quatrième temps:

M'intéresse en revanche le nouveau type d'échange qui se développe à l'issue de cette intense et complexe période, et qu'il serait réducteur et pour tout dire erroné de lui opposer comme le produit d'une rupture ou d'une fin de non-recevoir. Car les écrivains contemporains sont tout à la fois lecteurs des grands auteurs de cette dernière modernité et de leurs critiques. S'ils ambitionnent de redonner à la littérature une pertinence quant au dire du monde et de l'homme, de la rendre à nouveau *transitive*, ils n'entendent pas pour autant en revenir à une conception ancienne de la représentation mimétique dont les limites et les illusions ont été nettement mises en évidence à la fois par les œuvres et par les différentes formes de critique littéraire. Aussi est-ce par le truchement d'un extraordinaire travail de la forme que peu à peu la littérature cherche à nouveau à rendre compte de certaines *realia*. Le tournant des années 1975–84 est capital. D'abord parce qu'il montre que le premier geste de cet *aggiornamento*, qui consiste à faire revenir la notion proscrite de «sujet» sur la scène littéraire, est produit par des auteurs (écrivains et critiques) dont l'allégeance à une conception formaliste de la littérature est évidente: Serge Doubrovsky (*Fils*, 1977), Georges Perec (*W ou le souvenir d'enfance*, 1975), Roland Barthes (*Roland Barthes par Roland Barthes*, 1975). Une nouvelle génération d'écrivains se manifeste alors, qui conforte une telle recherche où la littérature cherche en elle-même, dans le travail de sa forme, mais aussi dans le dialogue avec les sciences humaines à élaborer sa propre saisie du monde dans des textes aussi divers que ceux de François Bon (*Sortie d'usine*, 1982), de Leslie Kaplan (*L'Excès l'usine*, 1982), d'Annie Ernaux (*La Place*, 1983), de Pierre Michon (*Vies minuscules*, 1984) ... etc.

Le dialogue littérature / sciences humaines est désormais capital. On le voit se mettre en œuvre de manière nouvelle: il ne s'agit plus, comme dans les années 20–40, de modeler le texte sur la théorie et les pratiques de telle ou telle discipline, mais de confronter, dans l'espace de l'œuvre, un savoir empirique que sa mise en texte contribue à élaborer, aux approches qui en sont proposées dans d'autres champs disciplinaires. Le dialogue entre Doubrovsky et la pensée de Lacan³⁵, celui d'Annie Ernaux ou de Pierre Bergounioux avec les travaux de Pierre Bourdieu³⁶, mais aussi celui de Gérard Macé avec l'anthropolo-

³⁵ Voir Jean-François Chiantaretto (éd.), *Écriture de soi et psychanalyse*, L'Harmattan, 1996.

³⁶ Voir Jean-Pierre Martin (éd.), *Bourdieu et la littérature*, Cécile Defaut, 2010.

gie de Dumézil, de Clastre et de Griaule dans *Le Goût de l'homme*³⁷ et bien d'autres encore affichent ces nouvelles pratiques. Plus encore: ces dialogues ne sont pas systématiquement des duos entre littérature et telle science humaine plutôt que telle autre, bien au contraire: dans un temps où, comme le déplore Jacques Barrau, les diverses sciences humaines sont entrées dans un cycle de spécialisation accrue³⁸, la littérature est le creuset où celles-ci peuvent se penser ensemble. L'œuvre magistrale de Pascal Quignard, qui ne cesse d'être et de se revendiquer littéraire (notamment contre les modèles philosophiques)³⁹ convoque ainsi des savoirs issus de l'esthétique, de l'éthologie, de la rhétorique, de l'anthropologie, de l'Histoire, de la biologie ... etc., et les met en relation au profit de sa propre recherche d'une scène originelle du «Jadis»⁴⁰.

Une telle pratique favorise l'émergence de ce que l'on peut appeler des «fictions critiques», où l'œuvre associe une démarche critique envers l'objet qu'elle se donne, envers les discours et théories déployées ici et là autour de cet objet, mais aussi envers les formes littéraires usuellement convoquées pour en traiter et envers sa propre entreprise d'écriture. Un exemple de ce travail peut être donné à propos du traitement littéraire du fait divers dans la littérature contemporaine. Alors que les écrivains du 19^e et du début du 20^e siècle y trouvaient essentiellement le prétexte à une exploitation romanesque (ce fut le cas de Flaubert, de Stendhal, de Mauriac, de Jules Romains ...) ou à une mythification fascinée (les surréalistes à propos de Violette Nozières), les écrivains d'aujourd'hui (François Bon, Marc Weitzmann, Emmanuel Carrère, Danièle Sallenave ...) retournent le questionnement sur leur propre ébranlement. Ils refusent de faire du fait divers une simple matière narrative mais interrogent, à la manière de Michel Foucault, les discours produits par les institutions (médicale, judiciaire, médiatique ...) qui le traitent et répugnent à voir simplement, dans l'intérêt que le corps social leur porte, les manifestations de «diversion» ou «d'agrégat tribal» dégagées par les sociologues (respectivement Pierre Bourdieu et Michel Maffessoli). Leur propre travail d'écriture n'en est pas moins perturbé, comme le montre, entre autres, l'incipit cinq fois recommencé selon des stratégies narratives différentes dans le livre *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère.

Ainsi voit-on se développer désormais ce que l'on peut tenir pour une véritable *épistémologie littéraire*, comme lorsque Pascal Quignard oppose le récit primitif d'une archéologie de la pré-rationalité aux «grand méta-récits» dont Jean-François Lyotard a montré la défaillance, ou lorsque Pierre Michon se fait, dans *Les Onze*, critique des diverses méthodologies historiographiques⁴¹, en convoquant explicitement ou implicitement les pensées et travaux de Mi-

³⁷ Voir Dominique Viart (éd.), *Gérard Macé, la pensée littéraire*, Minard-Lettres modernes, 2008; Laurent Demanze, *Gérard Macé, L'Invention de la mémoire*, Corti, 2009.

³⁸ Jacques Barrau, article «Ethnologie», *Encyclopaedia Universalis*, tome 8, p. 1010.

³⁹ Voir Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative*, Calmann-Lévy, 1995

⁴⁰ Pascal Quignard, *Le Dernier Royaume*, 6 volumes, Grasset, 2002–2005, Seuil, 2009.

⁴¹ Voir Dominique Viart, «Pierre Michon, *Les Onze*, tableau d'historiographie littéraire», in Jean Kaempfer (ed.), *CRIN*, 2010.

chelet, Benichou, Bourdieu, Furet et quelques autres ... La littérature contemporaine donne ainsi lieu à divers espaces de questionnement dont il est possible de proposer, pour finir, quelques exemples:

L'écriture contemporaine de l'Histoire qui fait place non seulement au témoignage mais aussi à l'enquête, menée comme telle à l'intérieur du livre au point d'en fournir le mouvement narratif alors que les historiens livrent le résultat de leur enquête sans jamais afficher les étapes de leur recherche⁴², interroge, dans le corps même du livre, sa propre légitimité à faire fiction d'événements réels, souvent dramatiques et particulièrement atroces⁴³. Les *réécrits de filiation*, qui opposent une éthique de la restitution et un véritable *travail* de mémoire (selon l'expression de Paul Ricoeur) au très politique «devoir de mémoire», exhibent des enquêtes qui font usage d'archives (ce qui a pu susciter notamment un fructueux échange entre l'historienne Arlette Farge et Pierre Michon), et s'inspirent de la *Microstoria italiana* (telle que la pratiquent en Italie Carlo Ginzburg, Edoardo Grendi et Giovanni Levi⁴⁴ ou Alain Corbin⁴⁵ en France). Ils dialoguent, comme le montrent les textes d'Annie Ernaux⁴⁶ ou de Martine Sonnet⁴⁷, avec la sociologie historique et l'Histoire sociale. Des échanges très proches se retrouvent dans les *écritures du quotidien* analysées par Michael Sheringham⁴⁸, où le critique fait apparaître nettement les interactions des œuvres de Perec, Bon, Augé, Maspero, Ernaux, Reda ... avec les pensées de Benjamin, d'Henri Lefebvre, de Roland Barthes, de Michel de Certeau ...

La parution de textes littéraires de plus en plus nombreux⁴⁹ consacrés au monde du travail (depuis *L'établi* de Robert Linhart, qui, paru en 1978, n'était encore qu'un témoignage, et les deux livres mentionnés plus haut de François Bon et de Leslie Kaplan) conforte cette analyse. Ils recourent à leur manière

⁴² Voir Dominique Viart (éd.), *Nouvelles écritures littéraires de l'Histoire*, Coll. *Écritures contemporaines*, vol. 10. Editions Minard – Lettres modernes, 2009.

⁴³ On pense bien sûr aux derniers livres de Yannick Haenel, *Jan Karski*, Gallimard, 2009; de Laurent Binet, *HHhH*, Grasset, 2009; de Arnaud Rykner, *Le wagon*, Le Rouergue, 2010.

⁴⁴ Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du XVIe siècle*, [1976], Aubier, 1980; Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village, carrière d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, [1985], Gallimard, 1989.

⁴⁵ Alain Corbin, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot, Sur les traces d'un inconnu (1798–1876)*, Flammarion, 1998.

⁴⁶ Depuis *La Place* (1983) jusqu'aux *Années* (Gallimard, 2008).

⁴⁷ Martine Sonnet, *Atelier 52, le Temps qu'il fait*, 2008.

⁴⁸ Michael Sheringham, *Everyday Life: Theories and Practices from Surrealism to the Present*, Oxford University Press, 2006.

⁴⁹ Soutenue en 2009, la thèse de Sonya Florey, *Littérature contemporaine et engagement: quand les textes interpellent la réalité postmoderne et néolibérale* (Université de Lausanne), recense plus d'une cinquantaine de romans et récits auxquels il convient d'ajouter ceux parus lors de la toute dernière «rentrée littéraire» ou juste avant: Elisabeth Filhol, *La Centrale*, POL, 2010; Maylis de Kerangal, *Naissance d'un pont*, POL, 2010; Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, Fayard, 2010; Philippe Claudel, *L'Enquête*, Stock, 2010 ... etc.

les travaux menés par des chercheurs que préoccupent la souffrance au travail (Christophe Dejours, Marie Pezé ...) en mettant l'accent sur l'évolution des pratiques managériales, des relations humaines dans l'entreprise, mais aussi et c'est là l'une de leurs spécificités, du langage (en s'inspirant parfois du livre de Victor Klemperer *LTI- Lingua Tertium Imperii*). Surtout ils parviennent à faire apparaître, grâce parfois à leur simple pratique linguistique réflexive, des violences que la psychologie sociale ne saisit pas ainsi. En témoigne ce passage d'un roman tout récemment paru: «Retour brutal aux mots sauvages⁵⁰: se défenster. Le verbe, l'action, l'infinitif, le définitif, le mélange d'une terrible grammaire. D'abord l'élan du pronom avant le verbe, pronom réfléchi, réflexif, adressé à soi-même, se mordant la queue. Puis réfléchi au sens de prudent, circonspect, pensé, imaginé, ordinaire, déductible, rapidement devancé, doublé, débordé, devenu extraordinaire. Enfin réfléchi comme son propre visage reflété dans une vitre, qu'on reconnaît à peine tant la douleur le déforme. Comment en est-on arrivé là? vouloir traverser le miroir., transgresser, sauter, bondir, passer, dépasser, outrepasser, trépasser [...] Pronom irréfléchi, pronom annihilé pour qui les mots ont disparu»⁵¹, écrit Thierry Beinstingel à propos des suicides dans une entreprise qui ressemble à s'y méprendre à France Télécom. L'apport de la littérature semble tel que les sociologues eux-mêmes, qui s'en sont pourtant longtemps détournées, reprennent en considération une production littéraire qui ne faisait plus partie de leurs matériaux de travail, comme y invitent Anne Barrère et Danilo Martuccelli, dans un livre au titre provocateur: *Le Roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*⁵².

«Connaissance littéraire»: il y aurait donc effectivement, et y compris pour les sciences humaines, un *savoir* à recevoir de la littérature, particulièrement lorsque celle-ci, comme c'est le cas actuellement, entreprend de se donner de nouvelles manières d'aborder la réalité historique ou contemporaine, par une attention critique soutenue à la fois à l'objet qu'elle se donne, aux discours qui se tiennent à son endroit dans d'autres espaces de la pensée, mais aussi à l'histoire de ses propres formes et à sa pratique immédiate. Son long compagnonnage avec les sciences humaines qui a modifié les équilibres et les enjeux romanesques, qui lui a permis d'innover des structures narratives inédites, qui l'a un temps contrainte à s'interroger elle-même sur ses formes et sur sa manière de les produire, la rend aujourd'hui plus lucide que jamais sur «ce que peut la littérature». Ce faisant, cette littérature construit sans doute un nouveau régime de fiction, que l'on pourrait dire «fictionnel» plutôt que «fictif», reprenant à Pierre Michon ce terme lorsqu'il déclare à propos de son récit *Rimbaud*

⁵⁰ Quand tout le langage managérial tend au contraire à édulcorer la «sauvagerie» des mots en remplaçant ceux qui font violence par d'autres, plus anodins, plus insignifiants, comme ces «techniciens de surface» qui sont des balayeurs.

⁵¹ Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, Fayard, 2010, p. 153–154.

⁵² Anne Barrère et Danilo Martuccelli, *Le Roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, PU du Septentrion, 2009.

le fils que son «Rimbaud n'est pas fictif mais fictionnel», en ce qu'elle travaille la fiction comme une fonction interrogante, voire élucidante, qui s'oppose à la pure inventivité fictive abandonnée aux seules délices de l'imaginaire. Alors, oui, effectivement, la littérature contribue au savoir de la vie et du vivre ensemble – selon des voies qu'elle ne cesse de relancer et de réinterroger et dont elle ne se tient jamais quitte.

**Resumé: Vivre ensemble – ZusammenLeben. Le «savoir sur la vie»
de la littérature et la tâche de la critique littéraire**

Comment repenser et re-définir les relations entre la littérature et la vie? Et comment préciser les défis qui en résultent pour la critique littéraire?

L'article programmatique de Ottmar Ette «Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft», publié à l'occasion de l'année des Lettres et Sciences humaines en Allemagne en 2007 dans la revue *Lendemains* a lancé un débat, et pas seulement allemand, documenté dans: *Literaturwissenschaft als Lebenswissenschaft. Programm, Projekte, Perspektiven*, Wolfgang Asholt / Ottmar Ette (éds.), Tübingen: Gunter Narr 2010, édition *lendemains* Bd. 20.

Ce débat a maintenant dépassé le cadre strictement universitaire, comme le montre le compte-rendu de Thomas Assheuer dans *Die Zeit* («Wer erklärt den Menschen? Zwei Kulturen: Literaturwissenschaftler machen in einem Sammelband gegen die Life-Sciences mobil», *Die Zeit*, 17 juin 2010; «Qui explique l'homme? Deux cultures: des littéraires se mobilisent en publiant un volume collectif contre les Life-Sciences»). L'article programmatique de Ottmar Ette paraîtra en automne 2010 dans une version anglaise, dans la revue *PMLA* (New York); une version espagnole sera également publiée, accompagnée de prises de position d'auteurs latino-américains, au début de l'année 2011, au Mexique.

En France, le 27 mai 2010, à la Maison Heinrich Heine de la Cité internationale universitaire de Paris, une première journée de débat a été consacrée à ce sujet, rencontre à laquelle ont participé les auteurs des quatre articles réunis dans ce dossier.

Au centre du débat allemand se trouvent traitées les questions des droits et des devoirs, des défis et des visions de la critique (littéraire) universitaire («Literaturwissenschaft») mais c'est aussi un débat avec les autres disciplines, et pas seulement celles des Lettres et des Sciences humaines. Après une longue période où le «savoir de et pour la vie» de la littérature fut négligé par la critique littéraire, ce débat a de nouveau posé la question de savoir si ce n'est pas justement une des fonctions principales de la critique et si la longue période d'exclusivité autoréférentielle n'a pas contribué au désintérêt de l'opinion publique pour la critique universitaire. Face à cette constatation, ne s'agit-il pas de réinventer la philologie et la critique littéraire afin de leur donner une plus grande dynamique et de les recentrer sur la vie dans le sens d'un nouveau *Sitz im Leben*?

La journée de la maison Heinrich Heine, pour laquelle nous remercions sa directrice, Madame Christiane Deussen, avait pour but de confronter les per-

spectives franco-allemandes sur ce point. Avec la participation de deux Français (Catherine Coquio, Poitiers, et Dominique Viart, Lille III – Institut universitaire de France) et de deux Allemands (Wolfgang Asholt, Osnabrück, et Ottmar Ette, Potsdam) notre/la démarche fut de confronter les points de vue sur la situation de la critique universitaire, non seulement de manière comparée mais aussi personnellement, à partir des recherches propres à chacun. Est-ce que le « retour au réel » de la littérature, dont il est tant question ces derniers temps ne nécessite pas une autre approche de la critique universitaire et la dimension historiographique et autobiographique de la littérature contemporaine ne constitue-t-elle pas un défi pour cette critique? Ne serait-ce pas la tâche de la critique de prendre en charge et de développer ce savoir de la vie que les littératures du monde mettent en circulation? Est-ce qu'il ne serait pas temps d'analyser la complexité des relations qui s'établissent entre la vie et la littérature, entre la vie vécue et la vie lue?

Dans la contribution de Ottmar Ette, les enjeux du concept de vie pour le développement d'une vision nouvelle de la littérature sont mis en question aussi bien dans leur dimension diachronique (qui nous vient de la fin du XVIII^e siècle et des débats acharnés autour des différents savoirs et des disciplines qui émergent à ce moment historique) que dans une perspective synchronique qui met en jeu (et en question) la marginalisation relative de la critique universitaire d'aujourd'hui. Les littératures du monde ne cessent de transmettre et de transformer un savoir spécifique sur le savoir « vivre ensemble » qui nous vient du fond d'une longue histoire littéraire tout en se projetant vers un futur proche pour lequel la question du vivre ensemble, en différence, et en paix, sera une question fondamentale pour l'espèce humaine.

Catherine Coquio (Paris VIII) intervient à partir de ses recherches sur les littératures des génocides pour poser la question qui donne son titre à son intervention: « Quelle science de la vie pour une culture des survivants? » Elle insiste notamment sur la nécessaire « politisation » de la notion de vie ainsi que sur la dimension anthropologique de la « survie », aussi bien celle de l'humanité entière que celle des groupes exposés aux génocides. Et dans la suite de Robert Musil, elle lance un appel pour l'utopie d'une « vie exacte », abandonnant l'opposition des deux cultures que mentionnait le compte-rendu de l'hebdomadaire allemand. Avec le but de bâtir une culture de survivants, basée sur la confiance et « l'amour de ce qui demeure encore irrévélé ».

Dominique Viart (Lille 3, Institut universitaire de France) se consacre à la question si et comment la littérature et ses connaissances peuvent rivaliser avec les sciences humaines. Il analyse cette relation en quatre étapes. Après celle du XIX^e siècle, où la littérature représente encore l'horizon d'attente général et l'étape de la haute modernité où la littérature est aussi bien un passeur pour le savoir historique qu'elle se trouve changée par ce savoir, la deuxième moitié du XX^e voit une séparation entre la littérature et les sciences humaines qui va jusqu'à réclamer un non-savoir par et pour la littérature. Mais depuis une génération, avec ce que Viart appelle les « fictions critiques », la littérature redécouvre son savoir spécifique (« ce que peut la littérature »).

Wolfgang Asholt essaie de montrer que, indépendamment de la discussion allemande, s'est développé un débat semblable en France, mais ces deux tentatives de renouvellement ne prennent presque pas note l'une de l'autre. Faisant suite aux thèses de William Marx sur la «dévalorisation» de la littérature comme instrument de connaissances (sur la vie), les questions du «savoir» de la littérature (Jacques Bouveresse qui parle de «connaissance») et du «sens de la vie» d'un genre littéraire comme le roman (Dominique Rabaté) sont abordées en France dans le contexte du «retour du réel» et du «retour de l'histoire» constaté depuis une décade dans les travaux de Dominique Viart sur la littérature contemporaine, mais ce débat aussi bien que celui mené en Allemagne, devrait dépasser les cadres nationaux.

C'est à cette ouverture – et en toute conscience des risques et des malentendus toujours possibles dans une telle entreprise de traduction – que ce dossier veut contribuer et les Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes nous semblent être l'organe idéal (pour un élargissement mutuel) de ce débat.